

Brisson, P.-L. (2014). *Le cimetière des humanités*. Montréal, Québec : Les Éditions Poètes de brousse

Frédéric Yelle

Volume 40, Number 3, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1029076ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1029076ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (print)

1705-0065 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Yelle, F. (2014). Review of [Brisson, P.-L. (2014). *Le cimetière des humanités*. Montréal, Québec : Les Éditions Poètes de brousse]. *Revue des sciences de l'éducation*, 40(3), 601–602. <https://doi.org/10.7202/1029076ar>

## Recensions

Brisson, P.-L. (2014). *Le cimetière des humanités*. Montréal, Québec : Les Éditions Poètes de brousse.

Dans son essai, Pierre-Luc Brisson tente de mettre en valeur l'apport des études classiques dans un XXI<sup>e</sup> siècle dont il juge sévèrement le système d'éducation québécois et le degré de culture générale des citoyens qu'il forme. Marchandisation de l'éducation, minceur des programmes d'étude, enseignants-techniciens formés à la pédagogie plutôt qu'à la discipline qu'ils enseignent, élèves du secondaire et étudiants postsecondaires sans culture : tout y passe. La solution à ces maux serait de revaloriser l'étude des humanités classiques qui ont marqué l'histoire des civilisations occidentales.

L'idée de revaloriser l'histoire comme discipline formant l'esprit est noble et non sans intérêt. Néanmoins, les critiques de Brisson sont maladroites et sa rhétorique peu convaincante. La critique à l'endroit de la formation des maîtres est, elle aussi, cinglante, mais ne s'appuie sur aucune donnée empirique probante, si ce n'est le calcul des crédits accordés aux départements d'histoire. Par ailleurs, l'auteur présente une vision simpliste des *vrais pédagogues* – *au sens premier du terme* – [qui eux ne sont pas] des techniciens de la transmission d'outils conceptuels (p. 56). Ceux-ci sont avant tout des orateurs passionnés, des passeurs de connaissances et des individus de grande culture. Si ce sont là des qualités certaines d'un enseignant compétent, elles font fi de tout un pan de la profession enseignante ainsi que des résultats de la recherche en éducation, en plus de véhiculer une image figée de la connaissance en tant que savoir déclaratif. Encore une fois, l'idée mise de l'avant par Brisson selon laquelle c'est *la formation intellectuelle* – *et non pas technique* – *qui devrait être la pierre d'assise de leur formation* [aux enseignants] (p. 36) est louable, mais la critique de l'auteur demeure fragile, et les solutions apportées témoignent d'une certaine naïveté à l'égard de l'enseignement et de l'apprentissage.

Quant à la conception que l'auteur a de l'histoire et l'usage qu'il fait des œuvres classiques qu'on retrouve dans son essai, ils témoignent d'une vision des finalités de l'histoire scolaire commune à celle des collèges classiques qu'il louange. Cette vision de l'histoire sert principalement à véhiculer des valeurs, un héritage et des *leçons d'histoire*. Ironiquement, cette vision de l'histoire comme répertoire de leçons devant servir à prémunir l'homme contre la possibilité de commettre les mêmes erreurs repose sur le postulat que l'histoire se répète de façon cyclique et date de... Thucydide !

Finalement, si l'essai ne convainc pas par les solutions qu'il propose, les préoccupations qu'on y lit font écho à des problèmes sociopolitiques bien réels. Brisson voit juste lorsqu'il dit que l'histoire peut être un remède à certains de nos maux.

Le développement d'une pensée historique instrumentée de sa méthode peut aider les citoyens de demain à s'informer et à participer pleinement à la vie démocratique. Un professeur que j'estime me disait avec justesse que, si Pierre-Luc Brisson utilise l'expression *cimetière des humanités*, son texte relève davantage du genre *tombeau*, c'est-à-dire un éloge fait à une idée ou un personnage disparus.

FRÉDÉRIC YELLE

Université de Montréal

**Champy-Remoussenard, P. (2014). *En quête du travail caché : enjeu scientifiques, sociaux, pédagogiques*. Villematier, France : Octarès Éditions.**

Cet ouvrage collectif est composé de six chapitres précédés d'une préface de Schwartz et suivis d'une courte postface de Pastré. Il porte sur un objet assez bien connu des sciences du travail : le travail réel, défini comme travail caché, opaque et inapparent aux yeux de la hiérarchie et parfois des travailleurs eux-mêmes.

L'originalité de l'ouvrage réside moins dans sa thématique que dans le projet de mettre en regard différentes manières de problématiser et de conceptualiser ce travail invisible : dimensions implicites pour Imbert et Durand, travail clandestin pour Champy-Remoussenard, travail non prescrit pour Lantheaume, agir ingénieux pour Mencacci, réponse au caractère flou du réel pour Clénet, travail insu pour Wittorski, compétence incorporée pour Pastré et activité pour Schwartz.

Cette déclinaison des dimensions inapparentes du travail est une grande qualité de l'ouvrage. On ne peut qu'être reconnaissant à Champy-Remoussenard d'avoir su rassembler ces contributions stimulantes qui donnent au livre la forme d'un kaléidoscope.

À la lecture de l'ensemble des textes, on peut néanmoins se demander si les éclairages de ce travail réalisé à l'ombre du prescrit ne renvoient pas à deux problématiques distinctes : un travail dissimulé volontairement (Champy-Remoussenard) et un travail insu (Wittorski). La question sensible de la connaissance et de la reconnaissance de ce travail ne se formule pas dans les mêmes termes : dans le premier cas, elle renvoie à la responsabilité sociale du chercheur d'exposer les travailleurs au risque que ce travail invisible révélé ne soit le prétexte d'une dénonciation et d'une fragilisation des collectifs. Les connaissances produites ne sont pas neutres : selon les contextes, elles peuvent se retourner contre les travailleurs eux-mêmes ; dans le second cas, ce sont les modalités de la reconnaissance de ce travail, contournement nécessaire du prescrit, consubstantiel à toute activité humaine comme le rappelle Schwartz dans sa préface, qui se posent en termes de connaissance et de production scientifiques. Certes, les deux problématiques sont liées, mais on aurait peut-être gagné à les distinguer plus explicitement, à l'instar de Lantheaume (p. 55-56).

On retiendra également de ce court ouvrage (126 pages en comptant la bibliographie) la richesse et la diversité des exemples mobilisés. Pour se limiter à ceux